1

La première personne que j'ai sauvée a été un chien.

Ma mère pensait qu'il était mort mais il était trop jeune pour mourir. Il venait tout juste de naître, il était encore tout mouillé, luisant et superbe, mais il ne respirait pas.

– Emporte-le, m'a-t-elle dit, en le faisant glisser dans mes mains en coupe.

Sa voix était froide. Peut-être était-ce pour cela qu'elle tremblait un peu, mais, la connaissant trop bien, j'en doutais.

Maisie, enserrant les trois chiots vivants qui cherchaient son lait à l'aveuglette, me regardait avec des yeux douloureux.

Je sentais combien elle souffrait, elle aussi.

– Que dois-je faire avec lui ? ai-je demandé.

– Va l'enterrer à l'écart, loin du puits.

Ma mère s'est retournée pour changer la litière, rouge comme un soir de Noël.

Nous avions tous eu une nuit difficile. Mais c'était pour le dernier chiot que cela avait été le plus dur. Celui qui reposait dans mes mains.

Je l'ai serré contre ma poitrine, comme si j'avais deux cœurs dont un seul battait, puis je l'ai emporté hors de l'abri

à bois, dans une claire coulée de lumière matinale. Je suis passée devant la maison et me suis dirigée vers le puits et, au-delà, vers la tombe qui l'attendait.

Je me suis arrêtée net avant de me retourner.

Sur le large seuil en granit de la maison : un baquet rempli à ras bord d'eau froide, prête à servir.

Je ne savais pas ce qui allait se passer, mais une petite étincelle dans ma poitrine a flambé à la vue de cette eau bleu-vert des reflets du ciel et des arbres. Calme. Simple. Elle me parlait d'une voix plus forte que celle de ma mère qui, debout à l'entrée de l'abri, les bras chargés de paille ensanglantée, m'a lancé : « Va donc plus loin, Ellie. »

Je ne suis pas allée plus loin.

L'étincelle, la flamme, la voix – tout m'attirait vers le baquet. J'ai plongé le bébé chien profondément dans cette eau froide, si froide, et je l'y ai maintenu jusqu'à ce que je le sente tressaillir et se débattre.

– Ellie ! Qu'est-ce que tu fabriques ? a crié ma mère, en jetant la paille et en se précipitant vers moi.

Elle s'est immobilisée, bouche bée, lorsque j'ai ressorti de l'eau le chiot tout dégoulinant qui s'agitait et que je l'ai remis contre ma poitrine.

– Il n'est pas mort, ai-je dit avec un sourire. Pas mort du tout.

Ce qui lui a tiré un bref sourire.

– Alors il est à toi, m'a-t-elle dit en se retournant pour ramasser la paille. Débrouille-toi pour qu'il le reste.

Je ne savais pas si elle voulait dire que je devais me

débrouiller pour qu'il reste en vie, ou pour qu'il reste à moi, mais j'avais bien l'intention de faire les deux.

Je me suis assise sur le seuil et je l'ai séché avec un pan de ma chemise en ébouriffant son pelage brillant, ce qui l'a fait respirer plus fort et moi aussi. J'ai poussé une série de profonds soupirs comme si tous deux nous avions manqué d'air.

Puis je l'ai ramené à Maisie, qui a levé les yeux pour me fixer pendant que je lui faisais une place entre les autres chiots et que je lui montrais la mamelle qui lui était destinée.

Quand Maisie a reposé la tête, elle aussi a poussé un grand soupir.

Les chiots se ressemblaient tous. Le poil foncé. Parfaitement formés. L'un avait le bout d'une patte blanc. Un autre était plus costaud. Un autre encore avait des reflets dans son pelage. Le mien était bringé* et le bout de sa queue était blanc, comme un pinceau trempé dans la peinture. Cela le rendait différent.

Mais je n'avais besoin d'aucun signe distinctif.

J'étais certaine de le reconnaître instantanément, et certaine qu'il me reconnaîtrait.

– Il va falloir te trouver un nom, lui ai-je dit quand il s'est mis à téter goulûment sa nouvelle vie.

C'est à cela que j'ai réfléchi pendant que j'accomplissais toutes mes tâches matinales.

En arrachant les touffes de pâturin qui envahissaient le

* Pelage fait de poils de couleurs différentes, ni véritablement tacheté ni rayé, mais mélangés.

coin des pommes de terre, j'ai écarté « Ombre » (même s'il avait le poil sombre et que ça lui allait bien).

J'ai envisagé « Possum* » (parce qu'il n'avait pas été vraiment mort) pendant que j'entassais le pâturin pour le donner aux vaches.

J'ai pensé à « Boy » (c'était un garçon), et à « Beau » (il l'était aussi) tout en désherbant les rangées d'épinard précoce semé à l'automne.

J'ai aussi songé à « Pinceau » (pour le bout tout blanc de sa queue) tandis que je faisais des fagots de petit bois.

Finalement, en rangeant du bois dans le coffre près du grand fourneau de la cuisine, j'ai choisi « Motus ».

Pendant que nous prenions notre petit déjeuner, myrtilles séchées, pommes de terre au four, lait encore tiède de la traite du matin, mon petit frère Samuel a dit :

– J'aime bien ça. C'est un nom de cœur.

– Un quoi ? a demandé ma mère

– Un nom de cœur. Tu sais bien, un nom à deux temps. Ba-boum. Ba-boum.

Et *moi*, j'ai beaucoup aimé ce qu'il venait de dire.

– Motus, c'est stupide comme nom, a dit Esther, ma grande sœur, qui pensait que tout ce que je faisais était stupide. Le jour où il filera quelque part, tu vas te retrouver à crier « Motus ! » à tue-tête. Ce sera stupide.

* L'opossum, mammifère de la taille d'un petit chat, adopte une stratégie de défense peu banale lorsqu'il est menacé : il fait le mort.

Je n'étais pas d'accord même si je savais bien que Motus était un nom étrange. Ce qui me convenait parfaitement.

J'étais moi-même étrange à plus d'un titre, et j'aimais des choses qui l'étaient aussi. J'aimais les questions qui méritaient une réponse. Comme celles qui m'entraîneraient bientôt jusqu'au pic des Étoiles, jusqu'à un garçon qui savait faire chanter son couteau, à une vieille harpie appelée Cate, et à tous les autres *autres* dont j'ai fait la connaissance durant cette période singulière – ceux qui étaient bons, ceux qui étaient mauvais –, tous reliés à la flamme qui avait brûlé plus haute et claire que jamais le jour où Motus était né.